

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 21

Artikel: Pas bredouille
Autor: Barancy, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256148>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ceux de bois sont ramenés chaque jour du sein de la mer, mais Pino n'a pas encore trouvé, à l'heure actuelle, trace du trésor.

Les conséquences d'une telle découverte sont immenses, et nous ne pouvons pas encore toutes les prévoir ; souhaitons à Pino la réussite et la récompense bien méritée d'une telle entreprise.

Un drame de la grève

Un drame aussi angoissant par ses conséquences que par ses causes, s'est déroulé dans le quartier du Pont de Flandre : un gréviste partagé entre son désir de reprendre le travail et la crainte de passer pour un traître aux yeux de ses camarades s'est suicidé dans des circonstances tragiques.

C'était un serrurier de la maison Barbier, Bénard et Turenne, constructeurs de phares électriques, où il travaillait depuis sept ans : Alexandre Cheutin, âgé de 30 ans, demeurant avec sa jeune femme et ses quatre enfants en bas âge au numéro 16 de la rue de Nantes.

Le lundi 7 mai, la grève avait été déclarée à l'usine. A six heures du matin, les 400 ouvriers se trouvaient à leur poste, mais les bras croisés, attendant le résultat d'une entrevue que leur délégation avait sollicitée des patrons. Au retour des délégués, l'entente n'ayant pu se faire, on décida de quitter sur le champ les ateliers. A la vérité la moitié environ des ouvriers désiraient rester au travail. Mais, dit-on, les autres les incitèrent et finirent par les entraîner, et, en fin de compte, l'usine fut complètement abandonnée. C'est ainsi que Cheutin rentra chez lui pour annoncer à sa femme que le chômage avait été décidé.

Le samedi suivant, MM. Barbier, Bénard et Turenne écrivirent individuellement à leurs ouvriers une lettre où il leur était dit en substance :

Vous avez rompu le contrat qui vous liait à nous. Dans ces conditions, nous avons le regret de vous informer que nous vous considérons comme démissionnaire et que vous pouvez passer à notre caisse pour faire régler votre compte. Toutefois, nous vous prévenons que si vous désirez reprendre le travail, il vous suffira de nous adresser

ces vilaines paperasses et que vous m'accompagniez au bois, cher papa. Vous travaillez trop, cette promenade vous ferait du bien.

Tu ne me demandes pas si j'en ai le temps. J'ai autre chose à faire qu'à me promener, cependant. Fais-toi accompagner par ta gouvernante, Jacques vous suivra.

La jeune fille eut une moue gracieuse.

Ah ! bien non ! miss Agnès déteste monter à cheval, je ne lui imposerai pas cette corvée... C'est avec vous que je veux aller ou je ne sortirai pas.

Elle s'avança vers la fenêtre, et soulevant le store de dentelle :

Le ciel est si bleu, l'air si pur, combien serait bon un temps de galop sous les grands arbres, cependant ! ajouta-t-elle avec regret.

M. de Verueuil arrêta son regard sur le visage pâle de sa fille.

Et cela mettrait un peu de rose sur ces joues-là, ce dont elles ont un réel besoin, dit-elle avec tendresse. Allons, fillette, va mettre ton amazone et reviens vite puisque cela te fait tant de plaisir. Je cède encore

par écrit une demande d'embauchage. Elle sera examinée avec bienveillance.

Environ 150 ouvriers répondirent par une demande de réintégration. Cheutin fut de ceux-là. La misère sévissait dans son logis, les enfants souffraient ; le crédit allait être coupé ; et devant la perspective d'une famine atroce, la mère devait convaincre son mari de la nécessité de rentrer à l'atelier.

Toute la journée du dimanche Cheutin demeura sombre et taciturne. Il était évidemment préoccupé de l'altitude que ses camarades restés en grève observeraient à son égard lorsqu'il reprendrait le chemin de l'usine. Un chef d'équipe, témoin de ses angoisses, s'efforça de le rassurer et lui offrit de l'accompagner.

Lundi matin, plus sombre et plus ému encore que la veille, Cheutin refusa de prendre la moindre nourriture. Toutefois, il s'arma de courage et rentra à l'usine, où il travailla toute la journée. Le soir, il regagna son domicile et se coucha, sans avoir voulu manger ni répondre aux questions que lui posait sa femme. Mardi il se leva à sept heures et resta à la maison, sous prétexte qu'il était trop tard pour aller travailler.

Mercredi matin, à six heures, il sortit, disant à sa femme : « Adieu ! » Bien qu'il paraît plus bouleversé que la veille, celle-ci pensant qu'il partait pour l'usine ne lui fit aucune observation.

Que se passa-t-il alors dans l'esprit de Cheutin ? On ne sait au juste. Toujours est-il qu'au lieu de se diriger vers la rue Curial, où se trouvent les ateliers de la maison Barbier, il prit à gauche, pénétra dans un édicule qui se trouve au coin de la rue de Nantes et de la rue Barbanègre, et là se frappa de douze coups de tiers-points, onze dans la région du cœur et le douzième au sein droit. Quelques secondes après, il sortait de l'édicule, traversait la rue en chancelant, entrail au poste de police qui se trouve en face de son domicile, et montrant sa poitrine ensanglantée à un agent s'écriait : « Je suis un lâche. Je suis indigne de vivre. » Comme il essayait de se blesser encore, le gardien de la paix le désarma et le conduisit dans une pharmacie. Mais l'état de Cheutin parut si grave qu'on le transporta à l'hôpital Saint-Louis. Là les médecins constatèrent que le cœur avait été atteint.

Vers trois heures de l'après-midi, Mme

pour cette fois, mais c'est la dernière.... Il faudra bien que miss Agnès se décide à monter.

Les yeux de Chantal eurent un éclair joyeux.

Comme si toutes les miss du monde pouvaient, ne fut-ce qu'un instant, me remplacer, mon cher petit papa ! répliqua-t-elle riante. Puis très sérieusement elle continua :

Vous vous tuez à travailler ainsi ! cela me fait de la peine. Je vous en prie, déclinez-vous donc à prendre un secrétaire, il y a longtemps que je voudrais que vous ayez quelqu'un à vous seconder.

Qui veux tu que je prenne, enfant ? Si Luc l'avait voulu, c'eût été très simple ; il m'eût aidé d'abord en attendant qu'il prenne le banque à son compte, mais il n'en est pas ainsi ! dit-il avec un soupir de regret.

Un jet de sang monta au cerveau de la jeune fille.

Si vous demandiez Gauthier, proposa-t-elle timidement. Il aime sa carrière, il est

Cheutin fut admise au chevet de son mari. « Je veux mourir », lui dit-il. Elle essaya de le reconforter et se retira. Mais le malheureux succomba peu après, vers quatre heures.

Une question se posait ? Cheutin s'était-il tué à la suite d'outrages et de menaces proférées contre lui par des grévistes ?

Rien ne permet de conclure dans ce sens. Tout ce que l'on a pu apprendre sur ce point, c'est un incident rapporté par des enfants :

Lundi soir, à la sortie de l'usine, Cheutin aurait rencontré un de ses camarades à qui il aurait tendu la main. Mais l'autre se serait détourné en lui disant : « Tu es un lâche ! Tu es indigne de vivre ! »

Ce qui est certain, c'est que le malheureux a agi dans un moment d'affolement, préoccupé, obsédé par la crainte de passer pour un « renégat » aux yeux des grévistes.

Pas bredouille...

(Suite et fin.)

III

Plusieurs mois après, l'idée me vint de retourner à la chaumières.

Les deux pommiers dont les branches effeuilleraient son toit étaient maintenant couverts de fleurs délicates, car avril naissait et, assise sur le seuil de la porte ouverte au doux soleil printanier, une jeune fille de dix-huit à vingt ans, très pauvrement quoique proprement vêtue, cousait d'un air mélancolique.

A mon approche elle leva la tête, et ses yeux, grands et bleus, m'interrogèrent.

— Je vous ai, en passant, lui dis-je, savoir des nouvelles du père Hyacinthe et de sa femme. Ne pourrais-je les voir ?

— Ma grand-mère est à la ville, répondit-elle d'une voix harmonieusement timbrée ; quant à mon grand-père, il est mort depuis trois mois.

Le vieil infirme était mort ! Soudain les paroles de Laïde me revinrent en mémoire : « Si bijou ne rentrait plus, il mourrait d'ennui... »

Et le petit frisson d'autrefois courut encore sur ma chair.

— De quoi est mort votre grand-père demandai-je à la jeune fille.

vrai ! Cela lui coûtera de l'abandonner, mais je suis convaincue qu'il vous aime encore plus, et je suis sûre qu'il n'hésitera pas à démissionner s'il sait vous faire plaisir.

Le banquier enveloppa Chantal d'un regard curieux et observateur.

— Tu crois qu'il ferait cela pour moi ?... interrogea-t-il un instant malicieusement sur ces derniers mots.

Et comme Chantal rougissait sans répondre.

— Je mettrai peut-être son affection à l'épreuve, conclut-il en lui mettant un baiser au front. En attendant, dépêche-toi à l'habiller si tu désires que je t'accompagne aujourd'hui encore ; je te donne cinq minutes, pas une de plus !

Je ne sais pas pourquoi je lui cède à cette petite ?... C'est la dernière fois, murmura-t-il en souriant à la jeune fille, qui déjà en selle, toute rose sous son feutre entouré de gaze blanche, tourne vers lui ses yeux gris pailletés d'étincelles.

(A suivre.)

— Il était très vieux et n'avait plus, le pauvre, tout son esprit à lui. Il est mort de chagrin parce que.... Peut-être ne le croirez-vous pas, et c'est vrai pourtant ! parce que..., Bijou, un chat auquel il tenait, a quitté la maison et n'est plus revenu. Que voulez-vous ? On eût cru un petit enfant pour l'entendement. N'épêchez que nous avons eu beaucoup de peine, allez !

Du bout de ses doigts bruns, mais fluets, elle essuya deux larmes qui glissaient sur ses joues.

— Entrez, Monsieur, reprit-elle, ma grand-mère ne saurait tarder à rentrer, et si vous désirez l'attendre...

Je n'aurais pas mieux demandé que de rester quelques instants de plus avec cette charmante fille dont les yeux clairs, souriants en dépit de sa tristesse, donnaient un charme étrange à son visage hâlé de petite paysanne ; mais l'idée de revoir Laïde mettait un vague effroi au fond de mon âme comme si j'eusse été la seule cause de son deuil.

Je la quittai donc et elle ne me retint pas, mais elle me suivit des yeux, car, en me retournant, je remarquai qu'elle baissait brusquement la tête sur son ouvrage et je contemplai une minute son joli profil incliné, car, il n'y avait pas à dire, elle était jolie.

Il se passa bien ensuite six semaines avant que je fusse à même de quitter l'auberge, mais dans cette intervalle je questionnai quelques personnes sur les habitantes de cette chaumièrre, et j'appris ainsi que la vieille Laïde se trouvait dans la misère depuis la mort de son mari parce qu'on lui avait supprimé la modeste pension dont il jouissait. Maintenant elle n'arrivait même plus à subvenir à ses besoins, et sa petite-fille qui, de son métier, allait en journée pour coudre et repasser, n'ayant pas de travail régulier, allait être forcée de se placer servante. Que deviendrait alors la pauvre vieille, à son âge, isolée dans cette campagne ? Encore fallait-il que Malvine trouvât promptement une place.

Sans trop savoir pourquoi, je devins dès lors nerveux et inquiet, et, dans mon for intérieur, sans en rien dire à personne, je me surpris m'accusant de leur sort précaire.

C'était de l'enfantillage, car, enfin, le vieux Hyacinthe était, par son infirmité, condamné depuis longtemps ; mais, malgré moi, je pensais toujours à Laïde ainsi qu'à sa petite-fille dont le délicieux visage me suivait presque dans mes rêves, tant cela me faisait pitié de savoir qu'elle souffrait. J'en fus à ce point obsédé qu'un jour, n'y tenant plus, je demandai à mon père s'il ne voulait pas la prendre comme servante à l'auberge, lui affirmant qu'on la disait sage et travailleuse autant qu'avenante de visage.

Mais mon père refusa, alléguant que ce qu'il fallait à l'auberge, c'était une bonne grosse maman et non pas une file jeune et jolie. Cette réponse me déconcerta et me peina beaucoup et le tantôt, poussé peut-être par le besoin de les savoir moins découragées, je retourna à la chaumièrre où, cette fois, je trouvai Laïde.

Elle me reconnut tout de suite, et Malvine lui ayant fait part de ma précédente visite, elle me remercia et me conta ses peines comme à un ami.

Bien qu'elle ne m'en priât pas, je lui promis de m'occuper d'elles deux. Mon père connaissait beaucoup de monde et nous trouverions bien quelque âme compatissante à leur détresse. Enfin, je les réconfortai de mon mieux et, en partant, les laissai plus confiantes en l'avenir.

IV

Huit jours après je leur fis une nouvelle visite, puis encore la semaine suivante.

Elles étaient de plus en plus pauvres et attendaient avec une impatience fébrile l'époque où aurait lieu la louée des domestiques, espérant que peut-être à ce moment, Malvine trouverait une place.

— Ah ! murmurait parfois Laïde en arrivant, dans sa misère, à plus regretter son mari pour ses modiques ressources que pour lui-même, ah ! si Bijou n'était pas parti ! Ingrat Bijou !

Hélas ! n'était-ce pas moi qu'elle eût dû accuser ? N'étais-je pas la cause indirecte de leur malheur ?

Oui, certes, et j'éprouvais une sorte de joie à m'en convaincre parce que, ayant causé le mal, rien n'était plus que juste de le réparer. Et je ne voyais qu'un moyen de le faire, un moyen qui faisait battre très fort mon cœur quand j'y réfléchissais.

Je... voudrais me marier, dis-je un jour à mon père, et, si vous y étiez consentant, je prendrais pour femme.... la petite Malvine dont je vous ai parlé.

— Celle-là que tu me conseillais de prendre servante à la ferme ? demanda mon père en fronçant ses sourcils, allons ! tu es fou !

— C'est que je lui dois une réparation, répliquai-je maladroitement.

Et, comme il me regardait, stupéfait de cet aveu qui lui paraissait impudent par sa désinvolture, je lui pris les mains, le forçai à s'asseoir et lui racontai — ce que je n'avais pas encore fait — l'aventure du fameux lapin de garenne fricassé par moi-même, auquel je m'étais bien gardé de goûter, et que mes camarades, payant chacun leur écot, car je n'étais pas, cette fois, rentré bredouille de la chasse, déclarèrent n'être qu'un vulgaire lapin de choux.....

— Brigand, répliqua-t-il en riant ; tu nous servis là un singulier ragoût.

Il riait, il était désarmé. J'en profitai si bien pour plaider ma cause qu'il dut m'interrompre.

— Eh ! fit-il, que je la connaisse au moins, cette petite ! Je ne suis pas regardant aux écus, mais faut-il encore que ses qualités les remplacent avantageusement.

Je me levai et embrassai avec effusion, comme lorsque j'étais enfant, mon père, le meilleur père de l'univers.

V

Six semaines après j'épousai Malvine, et il y eut à cette occasion un si grand festin à notre auberge que tout le monde du pays en garde encore le souvenir.

Voici longtemps de cela et bien des événements se sont passés depuis. La vieille Laïde, qui vint demeurer chez nous où elle rendit grandement service par son travail, est morte, et mon père aussi. Nous les avons bien regrettés et nous les regrettons encore.

Il nous est arrivé, les premières années de notre mariage, une trinité de beaux garçons dont l'aîné — il a bien vingt ans aujourd'hui — n'a qu'une passion en tête : celle de la chasse. Mais s'il a mes goûts, il n'a pas la maladresse de mes débuts, et Tant-Belle, une descendante de Fend-l'air, est joliment frère de son maître.

Je ne lui ai jamais raconté à la suite de quel événement j'ai épousé sa mère ; ma chère femme elle-même l'ignore encore ; mais c'est égal, je ne croyais pas me préparer un avenir aussi tranquille et heureux, en tuant, un soir de méchante humeur, et pour ne pas rentrer bredouille au logis, le chat du vieux Hyacinthe.

Jean BARANCY.



Pie X intime

Promu à l'évêché de Mantoue, Monseigneur Sarto voulut revoir son ancien professeur et ami intime, Mgr Callegari. Il se rendit donc à Padoue, heureux de saluer par la même occasion le grand thaumaturge saint Antoine, si populaire dans toute la Vénétie. Arrivé de bon matin, il se rend aussitôt à la célèbre basilique, pour y offrir le Saint-Sacrifice. La mise des plus simples du nouvel arrivé éveille quelques soupçons chez le prêtre-sacristain qui, pour décharger sa conscience, lui demande son *Celebret*.

Monseigneur Sarto avait souvent prêché à Padoue et se croyait suffisamment connu : il n'avait donc pas cru se munir de cette pièce indispensable, il en résulta le dialogue suivant :

— Pourrais-je savoir, au moins, d'où vous venez ?

— Mais oui, je viens de Trévise.

— Vous y exercez sans doute quelque fonction ?

— Aucune, pour le moment.

— Comment ! vous êtes ni curé, ni vicaire, ni même simple coadjuteur ?

— Non, je vous l'assure, rien de tout cela.

— On manque cependant de prêtres à Trévise ; et vous n'y faites rien. Vos traits dénotent chez vous cependant une bonne intelligence !

— Non, je n'y fais plus rien pour le moment ; c'est absolument vrai.

— Regrettable ! extrêmement regrettable !... Au reste, ajoute naïvement le prêtre-sacristain, je connais votre évêque que nous voyons souvent ici ; on dit qu'il vient de faire nommer son Vicaire général à l'évêché de Mantoue. Si vous le désirez, je lui parlerai en votre faveur. En attendant, je vous autorise à célébrer la messe.

Le servant n'en reçut pas moins l'ordre de surveiller l'inconnu, et de faire un rapport exact sur la manière dont il se serait acquitté de ses fonctions saintes. Fidèle à la consigne, le servant fit ses remarques :

— Mais ce prêtre est un ange du bon Dieu ! Il a célébré avec une grande dévotion.

— Allons, fort bien, reprit le sacristain, dont la conscience se trouvait ainsi soulagée... J'étais inquiet, et je me reprochais déjà d'avoir accordé cette autorisation.

Après son action de grâces, aussi pieuse que l'avait été sa messe, l'inconnu demanda à signer son nom sur le registre des célébrants. Quel ne fut pas l'étonnement de notre sacristain, lorsqu'il put lire : « Joseph Sarto, Evêque nommé de Mantoue ! » Embarrassé, le prêtre-sacristain ne sait comment s'excuser. « Bon saint Antoine, s'écria-t-il, que ne m'avez-vous inspiré à cette heure ! »

Mais Monseigneur Sarto, édifié de sa vigilance scrupuleuse, rit de bon cœur de cette aventure, embrassa le fidèle gardien, et l'emmène déjeuner au Palais Episcopal.

Inutile de dire que les relations nouées en de pareilles circonstances, allèrent s'affirmant de plus en plus entre l'Évêque et le prêtre.

La conscience du devoir est la garantie de l'estime.

Causerie du Docteur

Les maux de gorge chez l'enfant

Toutes les mamans doivent apprendre à lire au fond de la gorge de leurs enfants. Or, rien n'est plus délicat. Il s'agit de ne pas faire un faux mouvement, car l'enfant résiste, se déro-